« Naïvetés (2) »

3 juin 2017
ENS, salle des Actes

Introduction : « Pouvoirs et dangers de la naïveté : de la crédulité au fanatisme »
Isabelle de Vendeuvre (ENS-CRRLPM, « République des savoirs »)

Suite à la première journée « Naïvetés » qui a eu lieu en juin 2016 et mettait essentiellement l'accent sur les aspects positifs de la naïveté, à la fois comme attitude d'ouverture et comme stratégie littéraire, la seconde journée poursuivra l'enquête sur les enjeux éthiques et esthétiques de la notion. Cette fois-ci, cependant, la réflexion mettra davantage en lumière les dimensions politiques et historiographiques de la naïveté, au sens plus moderne de crédulité.

À travers différents « naïfs », individuels ou collectifs, instruits ou frustes, fictionnels ou réels, peut-on dessiner un profil-type ou ce qu'on appelle « naïveté » est-il en réalité un tissu complexe de facteurs divers ? Que recouvre exactement le terme de crédulité, qui semble osciller entre l'excuse et l'accusation ? À l'heure où la question de la radicalisation d'une partie de la jeunesse française croise celle de la lutte contre les dérives sectaires, il nous semble intéressant de prendre du recul et de revenir sur des phénomènes dans lesquels la stratégie tient une part non négligeable et que la littérature, grâce à ses moyens propres, a su mettre en relief avec subtilité.

Notre approche sera pluridisciplinaire, au croisement de la littérature et de l'histoire, et portera sur des œuvres et des moments majeurs de l'histoire du XXe siècle, tout en puisant en amont dans l'histoire de la pensée, de la littérature et de l'art européens.

1/ « 'Je ne sais toujours pas si vous faites le con ou si vous êtes con de naissance' : le cas du brave soldat Švejk ».
Jean Boutan, Eur'Orbem – Paris-Sorbonne

Comparé à un Don Quichotte tchèque par Max Brod, à un « génial idiot » par Ivan Olbracht, le brave soldat Švejk du roman de Jaroslav Hašek est entré dans l'histoire du XXème siècle à la fois comme le héros du petit peuple – voire d'un petit peuple (les Tchèques) – et comme un antihéros dont le loyalisme naïf désarme pour ainsi dire la Grande Guerre, à l'instar d'une série de personnages similaires qui, de Bécassine au « patient fantassin » de Józef Wittlin, fleurissent dans la littérature de l'époque. C'est sans tenir compte de l'évolution du personnage depuis les premières nouvelles, où il apparaît en effet comme un benêt et un ingénu, jusqu'au roman où il se distingue avant tout par un bavardage toujours cordial, mais accusant bien souvent un caractère roué et malhonnête qui jure avec ses (faux ?) airs d'innocence. L'imbécillité dont cet antihéros est taxé est elle-même paradoxale, selon la formule d'Olbracht : sincère ou ironique, traduction d'une expérience existentielle ou jeu de masques littéraire dans un monde déshumanisé, elle résiste à une interprétation thématique trop univoque et demande sans doute à

être considérée comme un moyen hérité de la tradition héroïcomique d'Europe centrale, du *Simplicissimus* de Grimmelshausen et du *Taugenichts* (le « propre-à-rien ») d'Eichendorff, et tourné par Hašek en une véritable *poétique*, une mise en scène de la langue et de la langue tchèque en particulier, dont Švejk ne tardera pas à devenir le héros, au sens du moins où il sera promu au rang de symbole national. Les traits autobiographiques que lui a prêtés l'auteur demandent encore davantage à poser la question de sa simplicité d'esprit à plusieurs niveaux d'interprétation, en jouant des différents degrés que permet l'ironie, ou bien à distinguer les différents concepts relatifs à cette simplicité, en réservant la naïveté au seul optimisme avec lequel Švejk traverse le conflit mondial.

2/ « Militants communistes et compagnons de route de l'Union soviétique, des 'naïfs au grand cœur' (Raymond Aron) ? »
Sophie Cœuré, Université de Paris-Diderot.

Des années 1920 aux années 1980, l'engagement aux côtés - ou au service ? - de l'Union soviétique a suscité dans le même temps l'enthousiasme et la critique. La naïveté est l'un des qualificatifs rencontré parmi d'autres sous la plume de ceux qui dénoncent les militants et les compagnons de routes : foi, aveuglement, manipulation, désinformation, voire idiotie (les « idiots utiles »). On reviendra sur la succession ou la disparition de ces termes pour mieux comprendre la réception en France et en Occident d'un phénomène qui a semblé inédit avant de susciter la comparaison avec d'autres « totalitarismes » : l'engagement total au service d'une idéologie ou d'un régime.

3/ « Les intellectuels et l'URSS dans *Les Mandarins* de Beauvoir : de la naïveté à la prose insupportable »
Christine Baron, Université de Poitiers.

La naïveté a souvent été invoquée pour écrire l'attitude des intellectuels de gauche dans l'immédiat après-guerre, ceux-ci étant supposés leurrés par le régime stalinien. La réalité est plus complexe, et le désir de ne pas décourager la classe ouvrière dans ses luttes a porté davantage une attitude d'auto-aveuglement que de naïveté; l'analyse qu'en propose Beauvoir dans « Les Mandarins » en atteste. On ne peut par ailleurs réduire cette naïveté à sa dimension politique. La participation des intellectuels au Proletkult, et l'absence de distance critique des artistes a porté un « art insupportable » qui décline la naïveté du kitsch et de la doctrine distillée dans les formes artistiques.

4/ « Réflexions autour de la propagande national-socialiste et de son impact : du postulat de la naïveté des masses à un déniaisement historiographique ? »
David Gallo, CIERA

L'idée d'une naïveté ou d'une crédulité des masses, séduites et dupées par une propagande irrésistible, occupe aujourd'hui encore une place centrale dans les représentations populaires du national-socialisme et dans les explications communément avancées pour comprendre l'ascension et l'enracinement du mouvement puis du régime hitlérien. L'on tentera de remonter aux origines de ce discours, présent dès les années 1920 chez les idéologues et théoriciens nazis de la propagande – inspirés par la psychologie des foules née à la fin du XIXème siècle et reposant sur le postulat d'une « bêtise » des masses (G. Le Bon) – mais aussi chez bon nombre de leurs contemporains, jusqu'à l'opposé du spectre politique. L'on s'interrogera ensuite sur les facteurs

qui, au croisement d'enjeux politico-mémoriels et épistémologiques, peuvent expliquer la singulière persistance de l'idée d'une naïveté des foules et d'une toute-puissance de la propagande, prégnante après 1945 et jusque dans les années 1970 dans une historiographie du national-socialisme qui décrivait la propagande comme « la guerre qu'Hitler a gagné » (R. E. Herzstein). L'on retracera enfin le cheminement que l'historiographie a suivi au cours des trente dernières années et qui tend à conduire, malgré de nombreuses difficultés méthodologiques et pratiques, à remettre progressivement en cause le *topos* des masses crédules et à proposer une approche plus nuancée et déniaisée de la question de l'impact et de l'efficacité de la propagande national-socialiste – approche peut-être instructive au-delà du seul cas du national-socialisme, à l'heure où le succès du paradigme de la « post-vérité » ou du « post-factuel », semble suggérer que l'analyse, désorientée, succombe une nouvelle fois à la tentation de s'en remettre au schème qui prétend expliquer les phénomènes politiques par la naïveté supposée des masses.